



Ciné/ «Le Sud», retour au sourcier

**Enquête immobile
d'une enfant fascinée
par son père dans
l'Espagne franquiste,
le deuxième long
métrage de Victor
Erice ressort en salles
en version restaurée.**

Cela commence comme une rumeur. De cet état cotonneux des entre-deux feutrés et frémissants, où la conscience engourdie peine à émerger, bientôt dardée par la lumière rasante du jour qui filtre derrière des volets fermés. Une jeune fille dans son lit que le monde bruissant et indistinct peu à peu éveille, un chien qui aboie dans la campagne, un homme dont on crie le prénom «Agustin!» En vain. Mais ce n'est pas tant le bruit que le silence de cette absence de réponse qui tire l'adolescente assoupie de son sommeil. La voix off nous éclaire: Estrella devenue adulte se remémore ce matin de 1957 où son père n'a pas répondu aux appels de sa mère, ce n'est que plus tard qu'on comprendra pourquoi. Derrière ce silence se loge le mystère d'une vie, et celui d'une histoire familiale rivée à celle fracassée de l'Espagne.

Silence. Avec *le Sud* (1983),

adapté d'une nouvelle de sa compagne Adelaida García Morales, Victor Erice signait moins un récit qu'une reminiscence, comme si le film surgissait de la matière même du souvenir. Construit comme une enquête immobile, ce deuxième opus d'une filmographie qui n'en compte que quatre – mais quatre merveilles, étalées sur cinquante ans –, épouse, comme dans *l'Esprit de la ruche* (1973), le regard d'une fillette (de 8 puis 13 ans), ayant grandi dans le nord du pays sous le franquisme, évoqué moins frontalement qu'à travers ses effets souterrains sur les corps fatigués, les vies mises entre parenthèses et la difficulté à communiquer. Une chape de plomb pèse sur les relations entre Estrella et ce père adoré, médecin taciturne et mélancolique, sourcier à ses heures. Ancien républicain vaincu, il sera contraint après la guerre civile de quitter son Andalousie natale où le joug de la dictature semblait plus sévère. Ce silence fait écho à celui

d'un pays où la parole politique a été confisquée, déplacée dans la sphère privée, transformée en secret familial. Le mutisme du père, fantôme en exil, muré dans les souvenirs enfouis d'un ancien amour qu'il a laissé dans ce sud mythifié, n'est en somme que l'intériorisation de cette violence politique, muselant toute opposition. Cet amour secret, Estrella n'en découvrira l'existence que par bribes – le portrait d'une femme à l'encre de Chine, un prénom griffonné sur des lettres froissées, un visage sur une affiche de cinéma. Perception impressionniste qui rappelle que si le film adopte le point de vue de l'enfance c'est moins pour en souligner l'innocence que pour épouser la logique de la mémoire enfantine: fragmentaire, trouée, hantée.

Incomplétude. Si la petite fille, fascinée par ce père sourcier, lui prêtait un pouvoir quasi magique – déceler l'eau qui frémit sous la terre, comme on regarde sous la

peau du monde –, la découverte d'un pan inconnu de son histoire va dessiller son regard, le ramener à son humaine condition, faible et défaillante, sans pour autant dissiper les zones d'ombre. La mise en scène d'Erice tout en grâce retenue, en ellipses, jouant sur le clair-obscur et de lents fondus au noir, magnifiant la beauté picturale des plans, semble prolonger cette approche lacunaire: des

êtres aimés, on ne connaît que d'infimes facettes, les autres restant plongées dans les ténèbres. Et l'inachèvement du film (initialement prévue, la seconde partie où la gamine rejoignait ce sud rêvé, ne sera jamais tournée) renforce cette incomplétude: hors champ, égaré à jamais dans les replis du rêve, le Sud, espace purement mental, reste, comme la vérité d'une his-

toire impossible à solder, un horizon indépassable.

NATHALIE DRAY

LE SUD de VICTOR ERICE
(1983) avec Omero Antonutti, Sonsoles Aranguren... 1 h 34.
Au cinéma en version restaurée 4K.



Le film adopte le point de vue d'Estrella. PHOTOS LES ACACIAS